Mt 22,1-14

Juste à la suite de la parabole des vignerons révoltés, dimanche dernier, Mt nous donne celle d'aujourd'hui : les invités qui se dérobent. Nous y retrouvons le même climat de refus et de violence, la même annonce d'une fin inattendue. C'est une parabole : une histoire qui raconte la nôtre sous la forme imagée d'une énigme à déchiffrer au-delà de ce que nous comprenons d'abord. Et la question posée est la suivante : comment croire que tout finira bien quand nous voyons l'évolution du monde qui nous entoure ? (Cf. Is 25,6-9, la première lecture)

Plusieurs difficultés dans cette parabole : la violence du roi en réponse à celle des invités qui vont jusqu'à tuer ses serviteurs ; l'exclusion violente de l'homme sans vêtement de noce ; l'opposition entre la multitude appelée et le peu d'élus. En clair : Dieu s'aligne-t-il finalement sur la violence des hommes ? Est-ce finalement elle qui aura le dernier mot ?

C'est inévitablement ce que nous comprenons d'abord, et en effet c'est écrit. Mais ce n'est pas seulement cela qui est écrit.

Ce qui est écrit aussi, c'est d'abord l'invitation lancée par le roi, c'est que tout est déjà prêt pour la fin : le repas de noce est prêt, l'alliance entre Dieu et l'humanité est faite, il n'y a plus qu'à venir se réjouir. C'est pourquoi le roi envoie ses serviteurs prévenir ceux qui ont déjà reçu l'invitation : *tout est prêt, venez…* Et cette invitation demeure après les dérobades, les refus et les meurtres. Elle demeure même après la colère du roi : il en invite d'autres, partout, bons ou mauvais. L'invitation n'est pas seulement première ; elle demeure jusqu'à la fin et c'est elle qui a le dernier mot. Malgré toutes les oppositions, la volonté du roi finit par l'emporter : la salle de noce est remplie. Il y a une fin heureuse.

La violence du refus n'est que seconde, et elle est débordée par la volonté du roi. La violence du refus est comme enveloppée par l'invitation première et dernière, qui demeure du début à la fin. Ce n'est pas la violence qui a le dernier mot. La violence du refus a une fin.
Elle a pourtant un dernier sursaut : l'un des invités n'a pas le vêtement de noce. Interrogé, il ne répond rien et se tient dans un silence qui finalement le condamne. Ce silence est le nôtre quand nous refusons de parler par peur de n'être pas compris et pardonnés : *je ne dis rien parce que tu ne comprendrais pas.* Un tel mutisme violente celui qui s'adresse à nous ; il lui refuse la confiance. Ce personnage silencieux de la parabole nous rappelle que nous ne sommes pas meilleurs que les invités meurtriers : nous non plus, nous ne voulons pas de l'invitation. Nous n'y croyons pas ! Ce monde dans lequel nous sommes ne peut pas finir dans la joie d'un festin de noce. Du coup, nous nous retrouvons comme par effraction dans la joie de l'alliance, le cœur sans l'habit de fête. Nous comprenons mieux alors que si la multitude est appelée, il y a peu d'élus...

Ce que laisse ainsi deviner la parabole, c'est qu'en définitive, il n'y a qu'un seul élu : celui qui raconte la parabole, Jésus, le Fils en qui il n'y a pas de refus et pour qui la noce est préparée. Comme dans la parabole des vignerons, c'est finalement lui qui vient chercher les invités, et il en meurt. Dans le contexte polémique où elle est racontée, à proximité de l'ouverture de la Passion, la parabole annonce déjà la victoire de la résurrection. C'est elle, cachée dans la parabole, qui remplit finalement la salle de noce.

Mt 22,1-14

Que l'invitation du roi de la parabole soit maintenue jusqu'au bout à travers la figure de quelques *élus*, indique de manière imagée la victoire du désir de Dieu. Mais plutôt que de croire à l'invitation, nous préférons croire à la violence du roi, car elle correspond à la logique de notre monde. C'est précisément de cela que nous sommes pardonnés, de croire que Dieu puisse soutenir son alliance avec nous par la violence.

La parabole annonce ainsi le jour où, comme dans Isaïe, nous montrerons avec fierté notre Dieu, comme un enfant montre son père : *C'est Lui notre Dieu … c'est en lui que nous avons espéré !* Et on n'a pas eu tort ! Il nous a sauvés de ce qui nous condamnait !

Michel KOBIK, jésuite